

Artiste fabuleuse, diva du blues portée par un immense talent naturel, Billie Holiday a connu un parcours douloureux et chaotique. La prison, la gloire, les palaces et les bordels ont été son lot quotidien, sans compter une kyrielle de mirages amoureux et les paradis infernaux de la drogue. Quarante ans après sa mort, portrait d'un diamant noir foncé.

BILLIE HOLIDAY

LA DAME AUX GARDĒNIAS

Le 21 juillet 1969, en l'église St. Paul de New York, se déroule la cérémonie d'obsèques de Billie Holiday, 44 ans, morte pauvre, ne laissant à son ex-mari et seul héritier que 1345 malheureux dollars. L'église ne peut accueillir les trois mille personnes qui se bousculent jusque dans Columbus Avenue.

À sa naissance, sa mère Sadie l'avait déclarée sous le nom d'Eleanora DeViese, Un nom récupéré, recyclé: celui de son amant de l'époque. À quelques jours près, l'enfant aurait pu en porter d'autres, tout aussi improbables. Sadie Fagan, 19 ans, vit à Baltimore. Dans sa famille, on est fille-mère de mère en fille. L'arrière-grand-mère, esclave en Virginie, a pris le nom de Fagan en mémoire du maître de la plantation qui venait la lutiner dans sa cabane et lui aurait fait seize enfants, afin d'assurer la future main-d'œuvre. Les noms des bâtards sont parfois lourds de sens. Eleanora perpétue la tradition: elle est la fille de Clarence Holiday, 17 ans, joueur de guitare qui a pris la tangente sans reconnaître l'enfant. Toujours, Sadie promettra à sa fille le retour de celui auquel elle aura tressé une guirlande s'enjolivant au fil du temps.

On ne sait qui s'est penché sur le berceau d'Eleanora. À coup sûr, pas une fée. Délaissée par sa mère qui va chercher fortune dans des étrointes tarifées, l'enfant est ballottée d'un foyer à l'autre. Elle endure les violences d'une tante. Un jour de sieste, elle se réveille, étranglée par le bras de son aïeule morte dans son sommeil. Eleanora est déjà connue du juge pour enfants: elle sèche l'école et fréquente des garnements bagarreurs et chapardeurs.

Elle a onze ans la nuit où, laissée seule par Sadie, elle est violée par un voisin. Billie ne s'en remettra jamais, n'ayant de cesse de martyriser son corps, qu'elle juge irrémédiablement souillé. Et pendant ce temps, Joséphine Baker subjugue Paris...

La jeune fille abandonne l'école. « La seule chose utile que j'ai apprise, c'est à faire l'école buissonnière. » Elle multiplie les petits travaux humiliants dans les maisons des blancs. Billie travaille dans un bordel le jour où elle entend pour la première fois des enregistrements de Louis Armstrong et de Bessie Smith. Le flash! La révélation! Là où beaucoup auraient basculé dans la prostitution, elle tombe dans la marmite du jazz.

BILLIE HOLIDAY

LA DAME AUX GARDÉNIAS

« Billie mord la vie à belles dents :
un homme, une fille... Elle aura même
une liaison avec Marlene Dietrich »

Le blues bat son plein. En 1920, un disque de Mamie Smith s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires. Les revues « nègres » affichent complet. Toutefois, la ségrégation raciale est nettement appliquée dans les grands clubs. Les bourgeois blancs venus s'encanailler sont dans la salle, les musiciens noirs sur la scène.

Billie vient à New York rejoindre sa mère qui l'incite à devenir call-girl à vingt dollars la passe. Elle gagne un argent fou mais, à 14 ans, se fait arrêter pour racolage, ce qui lui vaut une peine de cent jours dans une maison de redressement, plus un séjour de deux mois à l'hôpital. Pour quelle raison ? Mystère. Syphilis ? Dommages liés à des brutalités sexuelles ? Bien que Billie n'en ait jamais rien dit, on sait que certaines institutions bien-pensantes pratiquaient d'autorité, sur les filles perdues, l'ablation des ovaires, et que la chanteuse ne pourra jamais avoir d'enfant.

Dans la biographie qu'elle consacre à Billie, Sylvia Fol la voit comme une belle fille de 15 ans à la forte poitrine, plutôt grande et bien charpentée, trop grosse pour les critères d'aujourd'hui, avec un maintien réservé, une fraîcheur charmante et qui éclate soudain d'un rire formidable, inextinguible et communicatif. Clarence Holiday, que sa fille a retrouvé, est ravi de la métamorphose.

Sadie est engagée comme cuisinière dans un petit club de Harlem, fréquenté par les musiciens. Billie donne un coup de main en chantant. Des bribes d'engagements lui mettent le pied à l'étrier. Elle rencontre Bobby Henderson, surdoué du piano. Il devient son pianiste attitré en même temps que son amant. Leur duo fait un malheur, pour... deux dollars par nuit. Mais si les salaires sont indécents, les pourboires font la différence. Ayant appris à fumer de la marijuana, la dernière substance à la mode, Billie dépense tout ce qu'elle gagne, ne dort jamais et boit beaucoup trop.

Engagée pour une tournée avec Artie Shaw, Billie affronte le racisme. Elle ne peut accompagner le groupe au restaurant et doit manger dans les cuisines. On lui refuse même l'accès aux toilettes et le car doit s'arrêter en pleine campagne pour qu'elle puisse se soulager dans la nature. Son caractère ne s'en accomode pas. Les insultes, l'injustice, la mauvaise foi la rendent querelleuse. Il arrive que, prise à partie lorsqu'elle est sur scène, elle réplique violemment dans un langage de charretier. L'orchestre tente de répandre un brouillard diplomatique pendant que la chanteuse rumine son amertume dans sa loge. Elle a désormais toujours une bouteille de gin à portée de main.

Par ailleurs, Billie ne résiste jamais à un coup de foudre. « I'm a fool to love you », chante-t-elle en fond du petit film où Audrey Tautou voyage en N°5 de Chanel... Elle aime les beaux garçons au caractère explosif. Pour son malheur, elle tombe la plupart du temps sur des sadiques doublés d'escrocs qui la couvrent de bleus et la laissent dans la dèche. Des amants cogneurs, comme en auront Ella Fitzgerald et Sarah Vaughan. Des détresseurs, dont la tactique privilégiée est de lui fournir perpétuellement de la drogue. Après la marijuana, ce seront l'opium, la cocaïne, l'héroïne, le LSD. Billie n'hésite pas à mordre la vie à belles dents : un homme,



une fille (elle aura notamment une brève liaison avec Marlene Dietrich), un verre, un joint. Plus la cigarette classique. Dans sa période « faste », elle en fumera une centaine par jour.

En dépit de son immense talent, Billie peine à se frayer un chemin. Dans le milieu du jazz, on lui reproche son refus d'écouter les conseils, ses chansons pour déprimés, ses histoires d'amours déçues, de femmes abandonnées, de solitude et de frustration. Mais en même temps, c'est ce qui aimante les foules et lui vaut l'immense ferveur du public. Aujourd'hui encore, le critique de jazz Michel Contat loue son phrasé extraordinaire de souplesse et de légèreté, qui avait trouvé son équivalent instrumental dans le saxo de Lester Young.

Elle commence seulement à gagner de l'argent en 1943. Les visons seront sa passion et l'emblème de la réussite d'une bâtarde pauvre et mal-aimée. Pour capter sa confiance et devenir son manager, un petit truand violent et destructeur lui offrira un vison bleu et une Cadillac décapotable vert petit pois. Nécessaire et suffisant pour embobiner celle qui pique des gardénias dans sa chevelure. Un peu de poésie dans un quotidien qui lui vaudra le surnom hâtif de « Piaf américaine ».

Avec Billie Holiday, rien n'est jamais assuré. Elle sait que consommer des substances illicites, c'est jouer avec le feu. Ses longues mitaines blanches cachent des avant-bras constellés de piqûres. Chantant dans un club où la came est rigoureusement interdite, elle s'arrange avec un taxi qui, entre deux sets, fait le tour de Central Park pendant qu'elle fume tranquillement son joint. Condamnée pour détention de drogue, elle est interdite de travail à New York et doit voyager pour se produire parfois dans des endroits indignes de son talent. L'Europe l'accueillera avec ferveur et enthousiasme. Son premier passage en Belgique date de 1954. Le temps commence à presser. À Paris, Boris Vian est épaté : enfin, Billie Holiday vient en France ! On l'attend depuis tant d'années que cela n'a plus l'air vrai, on n'y croit pas. Ces années n'ont pas changé un brin de son talent : il a ceci de commun avec les vins de qualité qu'il s'améliore si possible. Pourtant, la fée anthracite est sur le déclin. Elle pose de plus en plus de lapins aux organisateurs de concerts et aux maisons de disques. Le cas échéant, elle compense le manque de drogue par d'énormes quantités d'alcool. Sa voix connaît des absences. Son dernier mari achète le poison par kilos, pour être sûr qu'elle ne décroche pas, même lorsqu'il file placer ailleurs, à son seul nom, l'argent gagné par Billie. Elle meurt pauvre, mais un an après sa disparition, les royalties de ses disques s'élèvent à 100 000 dollars...

MARC EMILE BARONHEID

À lire : « Billie Holiday », de Sylvia Fol, Folio Biographies, 2005, et « Billie Holiday », de Véronique Chalmet, Payot, 2005. Et « Strange fruit », David Margolick, Allia.

À écouter : « Misery : A Tribute to Billie Holiday », Laika/Blujazz.